

LE ROMAN DU MOIS

Les souvenirs posthumes de JFR

Il était le personnage de Rodrigue, dans "Drôle de Jeu", de Vailland. Grand résistant, écrivain, disparu en 2008, Jacques-Francis Rolland passe à la moulinette le stalinisme français et le monde littéraire de l'après-guerre.

Par Philippe Lacoche*

C'était un homme intelligent, élégant, plein d'humour et de lucidité. Grand Résistant, écrivain savoureux ("Un dimanche inoubliable près des casernes", Prix de l'Académie française 1984, roman à clés qui décrit par le menu le Parti communiste français stalinisé et fossilisé (faucillisé ?) jusqu'au trognon, est un roman remarquable), journaliste, enseignant, Jacques-Francis Rolland nous a quittés le 4 juin 2008. Le personnage de Rodrigue dans "Drôle de jeu", l'un des meilleurs livres sur la Résistance de l'après-guerre, signé Roger Vailland, c'était lui. Celui que ses amis surnommaient JFR nous donne à lire ses souvenirs à titre posthume : c'est excellent. L'homme a eu une vie riche, exaltante, faite de risques et de rebondissements, d'engagements, d'aventures humaines ; il nous fait partager avec fougue les épisodes de sa vie dans une langue d'une exquisite finesse. Né en 1922 à Albertville, fils d'un brillant enseignant et romancier (Louis Francis, prix Renaudot 1934), Jacques-Francis Rolland, pendant la guerre, devient l'un des responsables des Jeunesses communistes à Grenoble, et surtout un courageux résistant qui, en compagnie d'Edgar Morin, s'engage dans le Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés qu'il quitte pour rejoindre le réseau Mithridate, dirigé par Roger Vailland. À la Libération, on le retrouve correspondant de guerre auprès des troupes américaines pour le quotidien "Ce Soir". Militant communiste, il quitta le PC en 1956. Avant, pendant et après la guerre, il côtoya de nombreuses personnalités littéraires, artistiques et politiques ce qui nous vaut, dans ce livre, quelques portraits décalés, succulents et bien sentis. On y croise un adorable Marcel Aymé (ami de son père), un Céline quasiment fou, un Vailland plus vrai que nature, une Marguerite Duras émouvante et assez drôle (JFR fit partie du célèbre groupe de la rue Saint-Benoît avec Dionys Mascolo et Robert Antelme), un Jean-Paul Sartre fasciné par le communisme (qui l'engueule vertement après la parution d'un article peu complaisant sur les soirées dans les caves germanoprates et existentialistes), un Jean Genet magnifique, mais profiteuse, menteur, manipulateur et humainement peu fréquentable (« *Genet n'était ni un saint ni un martyr, mais, à coup sûr, un comédien dont le langage variait en fonction de ses interlocuteurs.* ») Le PC, des années cinquante, stalinien, en prend pour son grade, même si JFR, jamais, ne crache dans la soupe, rendant honneur aux militants communistes de base, sincères, et au courage des héros des FTP. « *Que serions-nous devenus sans la Résistance ?* » s'interroge Edgar Morin dans la préface du livre de son ami. « *Nous aurions eu une carrière ? Grâce à la Résistance, nous avons eu une vie.* » Lisez ce livre : il est lumineux. P.L



Jadis, si je me souviens bien, de Jacques-Francis Rolland, Le *Félin-Kiron* coll. Résistance-Liberté-Mémoire, 489p., 22 €.

* Écrivain et journaliste, Prix Populiste pour "HLM", vient de publier "La Maison des girafes" chez Alphée et "Pour la Picardie" aux Equateurs.